

L'OBJET D'ART

N° 394 - SEPTEMBRE 2004 - 8 €



Biennale 70 chefs-d'œuvre révélés

Inédit : un exceptionnel décor de fresques de Primatice

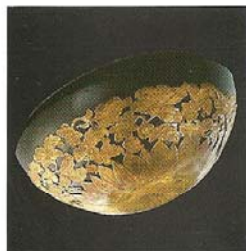
La galerie des bijoux du musée des Arts décoratifs

Daniel Alcouffe, souvenirs d'un conservateur

L 15221 - 394 - F: 8,00 €



6 Daniel Alcouffe, souvenirs d'un conservateur
10 Expositions 20 Musées 26 Patrimoine 30 Marché de l'art



En couverture. Bol à aumône en laque noire orné d'une feuille d'or, tribu nomade de Mongolie intérieure (Qidon ?), début de la dynastie des Liao, X^e siècle. Christian Deydier, Oriental Bronzes Ltd, Paris.

34 Biennale : 70 chefs-d'œuvre révélés

La 22^e Biennale des Antiquaires ouvre ses portes du 15 au 28 septembre. 101 exposants français et étrangers y sont présents, illustrant toutes les spécialités du marché de l'art.

Riches en surprises et en belles découvertes, la Biennale s'affirme une fois de plus comme l'une des manifestations les plus prestigieuses du marché. Voici une présentation de ses plus beaux chefs-d'œuvre, avec, en avant-première, les coups de cœur de collectionneurs avertis : Pierre Bergé, Jean-Louis Prat, Édouard Williamson, et Jean-Paul Barbier-Mueller.

Dossier préparé par Armelle Baron, Françoise Boisgibault, Laurence Caillaud-de Guido, Jeanne Faton, Michèle Heuzé et Françoise Rouge.



94 Les fresques inédites du Primatice à l'abbaye de Chaalis

Le nom de Primatice (1504-1570) reste attaché au château de Fontainebleau, où l'artiste s'affirma comme un maître majeur de la première école de Fontainebleau. L'attribution au peintre d'un cycle de fresques inédit et exceptionnel, celui de la chapelle de l'abbaye de Chaalis, éclaire son art d'un jour nouveau.

Par Laurence Caillaud-de Guido.

76 Le mobilier de Jeanne Lanvin par Rateau

Parmi les représentants de l'Art déco, Armand Rateau est l'un des plus raffinés et originaux.

Cette année à la Biennale, la galerie Vallois crée une fois de plus l'événement en présentant une partie du mobilier imaginé par Rateau pour l'hôtel particulier de Jeanne Lanvin rue Barbet-de-Jouy, à Paris.

Par Jeanne Faton.



102 Édouard Lièvre, un créateur des arts décoratifs au XIX^e

Édouard Lièvre (1828-1886) est le plus important dessinateur d'art décoratif français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Son œuvre, longtemps oublié et aujourd'hui redécouvert, étonne par sa modernité, son originalité et sa virtuosité d'exécution.

Par Roberto Polo,
docteur en histoire de l'art.



84 Les chefs-d'œuvre de la galerie des Bijoux

Depuis le mois de juin, le musée des Arts décoratifs de Paris expose à nouveau sa splendide collection de bijoux dans un parcours orchestré en deux temps : les bijoux du Moyen Âge à l'Art déco avec en point d'orgue les créations de Lalique ; la joaillerie et le bijou contemporains, aspect moins connu des riches collections.

Par Michèle Heuzé.

114 Salon : 1^{er} prestige des Antiquaires à Paris

136 Galeries 138 Adjugés

146 Calendrier des expositions

154 Abonnements

156 Petites annonces et restaurateurs d'objets d'art

158 Avis d'expert

L'Estampille/L'Objet d'Art édité par Éditions Faton, SAS au capital de 343 860 €, 25 rue Berbisey - 21000 DIJON Adresse Internet : <http://www.estampille-objetd'art.com> Directeur de la publication : Jeanne FATON-BOYANCÉ Rédaction : Jeanne FATON-BOYANCÉ, Laurence CAILLAUD-DE GUIDO, Séverine MERCEY - Tél. 03 80 40 41 12 - Fax 03 80 30 15 37 - redaction@estampille-objetd'art.com Réalisation artistique : Bernard BABIN, Michèle LAPAICHE Photographie : Raphaël PEYREL, Richard SIBLAS. Éditions Faton Abonnements et numéros anciens : L'Estampille/L'Objet d'Art - B.P. 90 - 21803 Quétigny Cédex - Tél. 03 80 48 98 45 - Fax 03 80 48 98 46 - abonnement@estampille-objetd'art.com Petites annonces et courrier des lecteurs : L'Estampille/L'Objet d'Art - B.P. 669 - 21017 Dijon cedex - Tél. 03 80 40 41 12. Ont collaboré à ce numéro : Daniel ALCOUFFE, Jean-Paul BARBIER-MUELLER, Armelle BARON, Pierre BERGÉ, Françoise BOISGIBAULT, Michèle HEUZÉ, Roberto POLO, Jean-Louis PRAT, Françoise ROUGE, Béatrice SALMON, Marie-Jo VIDALINC, Elsa VALTAT, Édouard WILLIAMSON Publicité : ARIANE RÉGIE - 54 boulevard Rodin - 92137 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX - Tél. 01 41 08 01 01 - Fax. 01 41 08 88 77 - ariane3odiaz@aol.com - directrice de la publicité : Olga DIAZ - chef de publicité : Cécile CHARLAINE - assistante : Christelle JEZEQUEL - partenariats et relations presse : Christina ROGER Ventes à Paris : Intermèdes - 60 rue de la Boétie - 75008 Paris - Tél. 01 45 61 90 90 Diffusion en Belgique : TONDEUR DIFFUSION - 9 av. Van Kalken - 1070 Bruxelles - Tél. 2/555 02 17 - press@tondeur.be Abonnements en Suisse : Edigroup SA - Case postale 393 - 1225 Chêne-Bourg - Tél. 22/348 44 28 - abonne@edigroup.ch Diffusion : M.L.P. Impression : SIPE à Baume-les-Dames Commission paritaire 0409K84745. ISSN 0998-8041. Imprimé en France / Printed in France Les chapeaux, les légendes, les titres et les encadrés ont été rédigés par la rédaction. © 2004, Éditions Faton SAS. La reproduction des textes et des photos publiés dans ce numéro est interdite. Les documents spontanément envoyés à la rédaction ne seront pas retournés.

Édouard Lièvre

un créateur des arts décoratifs au XIX^e

Édouard Lièvre (1828-1886) est le plus important dessinateur d'art décoratif français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il est l'héritier d'une dynastie éminente d'ornemanistes, qui s'est affirmée de Jean Berain à Charles Percier et Pierre Fontaine, et a trouvé un souffle nouveau grâce à Michel Liénard et Claude-Aimé Chenavard dans la première moitié du XIX^e. Son œuvre, longtemps oublié et aujourd'hui redécouvert, étonne par sa modernité, son originalité et sa virtuosité d'exécution. Par Roberto Polo, docteur en histoire de l'art.

Une vocation de peintre et d'ornemaniste

D'origine très modeste, Lièvre naît à Blâmont, en Meurthe-et-Moselle, le 22 septembre 1828. Encore enfant, il est contraint de travailler dans un atelier d'imprimerie lithographique à Nancy, où il apprend à dessiner. Plus tard, il est employé dans une fonderie où il vit le quotidien des ouvriers tout en dessinant des objets décoratifs. Le jeune homme rêve d'un avenir meilleur et décide de se rendre à Paris où il s'initie aux techniques de l'aquarelle et de la gouache auprès de son compatriote Théodore Valério, peintre, graveur et lithographe, très apprécié de Théophile Gautier.

Afin de survivre, Lièvre dessine des portraits, des modèles de bronzes ainsi que de simples éventails. En 1847, âgé de dix-huit ans, il visite Bruxelles où il réalise une copie à l'aquarelle d'*Hommage à Pomone : allégorie de la Fécondité* par Jacob Jordaens (1622). Le talent du jeune artiste est alors si prometteur que le poète et chansonnier Pierre-Jean de Béranger lui écrit le 23 mars 1849, afin de lui souhaiter beaucoup de succès.

À son retour, Lièvre étudie dans l'atelier du peintre académique Thomas Couture. Il copie, toujours à l'aquarelle, l'œuvre la plus célèbre du maître, *Les Romains de la décadence* (1847), qu'il expose au Salon national des beaux-arts de 1859, où elle est remarquée par Paul Mantz, éminent critique d'art, qui la qualifie de brillante (1).

Lièvre se spécialise dans les scènes de genre et les por-

traits. Il avait déjà exposé au Salon de 1855, et il expose de nouveau à celui de 1868. Aux environs de 1870, il se tourne vers le dessin d'art décoratif pour d'importants commanditaires particuliers et pour des maisons d'édition, qui ont succédé aux marchands merciers du XVIII^e siècle. C'est à travers elles qu'il participe à la démocratisation des arts décoratifs, concept clé à l'époque.

Souffrant à la fin de sa vie, Lièvre séjourne à Cannes où il se remet à peindre des portraits, parmi lesquels ceux du Comte de Paris, du baron Alphonse de Rothschild, de la baronne James de Rothschild et d'Eugène Labiche. Trois jours avant sa mort, le 27 novembre 1886, à l'âge de cinquante-sept ans, il présente à ses amis son nouveau projet pour un ouvrage sur les œuvres de Rembrandt du British Museum, encore méconnues en France.

Lièvre laisse deux enfants, Gabrielle et Lucien, sous la tutelle de son bien-aimé frère cadet Justin, son collaborateur dévoué, qui devient son exécuteur testamentaire (2). On connaît peu la vie de Lièvre. Sans doute a-t-il tenté d'effacer ses humbles origines afin d'être accueilli auprès d'une élite hautement raffinée, l'art de paraître faisant partie intégrante de la culture de l'époque. Ironiquement, ces lacunes biographiques ont contribué à la personnalité mystérieuse et énigmatique de l'artiste.

1. Mantz est l'incontournable source biographique sur Lièvre.

2. Justin, graveur de formation, débute au Salon national des beaux-arts de 1872.

Page de droite. 1. Meuble japonisant à deux corps : armoire sur table d'applique, provenant de l'hôtel particulier d'Albert Vieillard à Bordeaux, vers 1878. H. 210 cm, L. 110 cm, P. 57 cm. Paris, musée d'Orsay. © RMN / Jean Schormans.



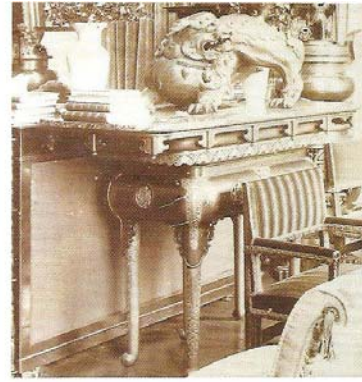
Une succession exceptionnelle

Le patrimoine de Lièvre est dispersé lors de deux ventes publiques à l'hôtel Drouot, dirigées par les commissaires-priseurs Lucien Lémon et Paul Chevallier. La première vente a lieu du 21 au 24 mars 1887, avec le concours des experts Charles Mannheim et A. Bloche. Cette vente comporte du mobilier, de la peinture et de la sculpture, des vitraux, du textile, des objets en bronze, des émaux, des laques, de la faïence et de la porcelaine, et divers objets conçus en majorité par Lièvre. La presse en remarque le caractère exceptionnel : "On s'écrasait à la salle 8 où avait lieu la vente Edouard Lièvre. (...) Depuis longtemps les amateurs de bel ameublement d'art n'ont pas eu l'occasion de voir paraître aux enchères un ensemble aussi remarquable que l'œuvre du maître regretté. Ses meubles feront époque, comme ceux de ses célèbres devanciers des siècles passés."

La deuxième vente a lieu le 27 février 1890. Elle comporte ses dessins préparatoires pour des modèles en bronze et leurs droits d'édition. L'expert est Georges Servant, le fameux créateur de bronzes artistiques.

Une copie annotée du catalogue de la première vente, dont l'introduction est écrite par le critique Mantz, nous révèle que, parmi les acquéreurs, figurent les noms les plus prestigieux du monde de l'art tels Pierre Manguin, l'architecte et le décorateur de l'hôtel de Païva, Siegfried Bing, l'un des principaux collaborateurs de l'élégante maison d'édition d'objets d'art l'Escalier de Cristal et le futur fondateur de la célèbre galerie L'Art nouveau, et Simon Lazard, collectionneur et membre de l'illustre famille de banquiers. Lors de cette vente, les œuvres dessinées par Lièvre atteignent des prix astronomiques. Ce même catalogue révèle que son frère Justin est l'acquéreur de nombreux lots.





Page de gauche. 2. Grande console d'apparat japonisante, provenant du salon de l'hôtel particulier d'Édouard Detaille à Paris, vers 1877. H. 120 cm, L. 155 cm, P. 82 cm. Coll. part. Photo Thierry Malty.

Ci-dessus. 3. Détail d'un des sigles en bronze représentant les initiales "ED" entrelacées. Photo Thierry Malty.

À droite. 4. Photographie d'époque du salon de l'hôtel particulier d'Édouard Detaille à Paris, vers 1880. Vue *in situ* de la grande console d'apparat japonisante. Coll. part. Photo Paul Gers.

Les commandes fastueuses d'Édouard Detaille

Lièvre tombe pourtant rapidement dans l'oubli. Un quart de siècle après sa mort, lors de la première vente de la succession de son ami et mécène, le peintre de scènes militaires Édouard Detaille, plusieurs créations majeures de Lièvre sont vendues comme anonymes (3). Âgé de vingt-six ans et déjà fortuné, Detaille avait acquis, en 1875, un terrain situé au 129 boulevard Malesherbes afin d'y bâtir un hôtel particulier, à proximité de son maître, le peintre Ernest Meissonnier. Lièvre allait devenir son principal fournisseur. Une analyse attentive d'un album de photographies par Paul Gers (fig. 4), représentant l'intérieur de l'hôtel particulier de Detaille, témoigne qu'il a commandé à Lièvre des meubles fastueux, dans des styles les plus variés. Dans son journal, à côté des sommes versées à Madame Louise-Émilie Valtesse de La Bigne, ancienne actrice devenue la plus riche courtisane de Paris, Detaille a minutieusement noté les sommes réglées à Lièvre ; un premier paiement est effectué en septembre 1877, suivi par d'autres : 3 000 francs en novembre, 6 000 et 6 500 francs en décembre. Ces sommes sont bien plus importantes que celles réglées à Étienne Roudillon, Siegfried Bing, Auguste Godin et autres fournisseurs prestigieux, et témoignent de la réputation exceptionnelle de Lièvre. Le meuble le plus innovant dessiné par Lièvre pour Detaille est une grande console d'apparat (fig. 2) inspirée d'une table d'offrandes japonaise, à quatre faces et à six pieds en forme de trompes d'éléphants. En palissandre massif, elle est ornée de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés façon "vieux ton or", si caractéristique de son œuvre, et d'un plateau en marbre griotte. Le pourtour galbé est orné de sigles en bronze qui semblent être des symboles japonais, mais qui sont en fait les initiales "ED" entrelacées (fig. 3) : leur graphisme préfigure celui de l'éminent artiste décorateur néohistoriciste cubain du XX^e siècle, Emilio Terry. Comme le guéridon à huit pieds du contemporain anglais de Lièvre, Edward William Godwin, conservé au Victoria & Albert Museum, l'étonnante

modernité de cette console annonce aussi le guéridon à six ou huit pieds également en forme de trompes d'éléphants d'Adolphe Loos de 1903. À notre connaissance, cette console est l'unique meuble de Detaille dessiné par Lièvre apparu durant ces dernières années. Elle a été vendue comme chinoise lors de la première vente de la succession Detaille (lot n° 204).

Parmi les autres meubles importants dessinés par Lièvre pour Detaille, l'album de Paul Gers révèle une fontaine monumentale exécutée à la manière d'une fausse cheminée, inspirée par l'architecture de la Renaissance italienne (lot n° 221 de la première vente de la succession Detaille et vendue alors comme anonyme). Une œuvre similaire (se trouvant dans une collection particulière) a été vendue lors de la première vente post-mortem de Lièvre (lot n° 6). Elle est en noyer et acajou massif et en placage, ornée de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", et de marbres rouge Campan et Levanto. Deux autres fabuleux meubles japonisants figurent dans l'album : un lit à baldaquin (lot n° 223 de la première vente de la succession Detaille) et la bibliothèque du grand salon (lot n° 222 de la même vente), tous deux vendus comme des œuvres de Lièvre. Les dessins pour le lit à baldaquin se sont vendus en 1890, dans la deuxième vente post-mortem de Lièvre (lots n° 91 à n° 93). Lors de celle-ci, beaucoup de dessins préparatoires pour les bronzes et leurs droits d'édition ont été acquis par Georges et Henry Pannier, les propriétaires de l'Escalier de Cristal.

Récemment, nous avons retrouvé un magnifique lustre électrique (fig. 5), d'inspiration Renaissance italienne, orné d'un blason représentant les initiales "ED" entrelacées. En bronze finement ciselé, ajouré, doré à la feuille d'or et patiné "canon de fusil", ce lustre est révolutionnaire car, pour la première fois, l'invention de l'ampoule électrique permettait d'orienter l'éclairage dans toutes les directions, notamment vers le bas. Cette nouvelle fonction d'éclairage a dicté une nouvelle forme de luminaire.

3. Les ventes ont lieu les 10 et 11 mars et du 3 au 5 avril 1913, à l'hôtel Drouot, et sont menées par le commissaire-priseur F. Lair-Dubreuil.



Ci-dessus. 5. Lustre électrique inspiré par la Renaissance italienne, provenant de l'hôtel particulier de l'édouard Detaille à Paris, vers 1886, H. 180 cm, D. 63 cm. Coll. part. Photos Thierry Malty. Page de droite. 6. Lit de parade inspiré par l'architecture de la Renaissance italienne, provenant de l'hôtel particulier de Louise-Émilie Valtesse de La Bigne à Paris, vers 1875. Bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", velours de soie bâti en bois, H. 415 cm, L. 200 cm, P. 260 cm. Paris, musée des Arts décoratifs. Photo Laurent-Sully Jaulmes.

Le lit de parade de Valtesse de La Bigne célébré par Zola

La fameuse courtisane s'était fait bâtir un hôtel particulier situé au 83 boulevard Malesherbes. Dans son voisinage se trouvent Detaille, le peintre Édouard Dubufe, Sarah Bernhardt et l'homme d'affaires Émile Gaillard. Lièvre habite dans une rue voisine, au 93 rue Jouffroy d'Abbans. Il a probablement été présenté à Valtesse par Detaille ou Henri Gervex, l'amant favori de la courtisane, qui a peint d'elle un portrait radieux en 1889 (musée d'Orsay). Nous ignorons quelle a été l'activité du père de Lièvre mais, selon la rivale de Valtesse, Liane de Pougy, dans ses mémoires intitulés *Mes cahiers bleus* : "Lièvre et Margot se sont trouvés en pays de connaissance. C'est le père de Lièvre qui a sculpté, orfèvre, travaillé le beau lit de Valtesse [fig. 6], en bronze et plusieurs couleurs, le fameux lit de cinquante mille francs (il y a peut-être quarante ou cinquante ans!) qui a servi, dit-on de modèle à Zola pour décrire le luxe de sa Nana, le lit enfin qui s'étale, magnifique, au musée des Arts décoratifs."

Dans *Nana* d'Émile Zola, Lièvre apparaît sous les traits du personnage de Labordette, le dessinateur du fameux lit : "(...) la chambre, d'ailleurs, était simplement faite pour servir de cadre au lit, un prodige, un éblouissement. Nana rêvait un lit comme il n'en existait pas, un trône, un autel, où Paris viendrait adorer sa nudité souveraine. Il serait tout en or et en argent repoussés, pareil à un grand bijou. (...) Elle s'était

adressée à Labordette qui lui avait amené deux orfèvres. On s'occupait déjà des dessins. Le lit coûterait cinquante mille francs, et Muffin devait le lui donner pour ses étrennes. (...) Vers deux heures, comme Nana commençait à être inquiète, Labordette se présenta. Il apportait les dessins du lit. Ce fut une diversion, un coup de joie qui fit tout oublier à la jeune femme. Elle tapait des mains, elle dansait. Puis gonflée de curiosité, penchée au-dessus d'une table du salon, elle examina les dessins, que Labordette lui expliquait. (...) Les orfèvres avaient manqué de parole, le lit ne fut livré que vers le milieu de janvier. (...) C'était le lit d'or et d'argent qui rayonnait avec l'éclat neuf de ses ciselures, un trône assez large pour que Nana puisse y étendre la royauté de ses membres nus, un autel d'une richesse byzantine digne de la toute puissance de son sexe et où elle l'étalait à cette heure même découvert, dans une religieuse impudeur d'idole redoutée."

Lorsque Valtesse quitte son hôtel particulier du boulevard Malesherbes en 1902, pour aller s'installer à Ville d'Avray, elle expédie en vente publique une grande partie de son mobilier. La vente a lieu à l'hôtel Drouot le 27 juin de cette même année. Le lit (lot n° 575 du catalogue de la vente) n'est pas vendu. Peut-être que Valtesse s'est ravisée à la dernière minute et a décidé de le garder pour son hôtel particulier de Ville d'Avray, où il se trouve au moment de sa mort en 1910. Il fut légué au musée des Arts décoratifs par les deux filles de Valtesse.





Ci-dessus. 7. Psyché inspirée par l'architecture de la Renaissance italienne provenant de l'hôtel particulier de Sarah Bernhardt à Paris, vers 1875. H. 287 cm, L. 139 cm, P. 51 cm. Coll. part. Photo Jacques Pepion.

À droite. 8. Table support japonisante aux trois têtes d'éléphants, signée de la maison Marnyhac, conçue par Édouard Lièvre vers 1875. H. 103 cm, L. 61 cm, P. 61 cm. Coll. part. Photo Jacques Pepion.

En médaillon. 9. Dessin représentant une table support japonisante, extrait du carnet de croquis d'Henry Pannier.

Page de droite. 10. Meuble japonisant à deux corps : armoire sur table d'applique, vers 1875. H. 180 cm, L. 84 cm, P. 50,5 cm. Coll. part. Photo Thierry Malty.

L'imposante psyché de Sarah Bernhardt

Parmi les autres commanditaires importants de Lièvre figure Sarah Bernhardt, pour laquelle il crée une imposante psyché de forme architecturale (fig. 7), en noyer et acajou massif et en placage, ornée de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", d'argent, de marbre rouge Campan et de plaques de faïence réalisées par Genlis et Rudhard, faïenciers d'art à Paris. Elle est couronnée d'un blason représentant les initiales "SB" entrelacées et la devise "Quand même". Son style rappelle le lit de Valtesse. Le dessin pour une psyché décrit sous le lot

n° 43 de la seconde vente post-mortem de Lièvre correspond à la psyché de Sarah ; les dessins du lot n° 33 de la même vente sont ceux des bronzes de la psyché et du lit de Valtesse. Il est amusant de noter que ces deux meubles ont été créés pour des femmes d'une personnalité hors du commun. Les plaques de faïence portent un décor *a candelieri*, *a trophéi*, *a groteschi*, sur fond jaune ocre et bleu cobalt. Le musée Adrien Dubouché à Limoges, conserve dans ses collections une rarissime bouteille et son plateau réalisés par les mêmes faïenciers et décorés par Lièvre dans le même style.

**L'Escalier de Cristal,
le faïencier Albert Vieillard et
la production personnelle de Lièvre**

L'Escalier de Cristal proposait peu de meubles dessinés par Lièvre, qui était leur créateur le plus prestigieux et le plus prisé. Les prix notés par le directeur de la création Henry Pannier sur un de ses carnets de croquis sont révélateurs : ceux de Lièvre sont un peu plus de deux fois supérieurs à ceux de Gabriel Viardot, alors le plus important fabricant de meubles japonisants, et six fois plus élevés que ceux de Charbonnier, collaborateur de la même maison. Dans le précieux carnet de Pannier, nous retrouvons un dessin représentant une table support japonisante (fig. 9) en bronze finement ciselé, ajouré, patiné et doré, avec un plateau en marbre griotte, composée de trois grandes têtes d'éléphants, richement caparaonnées de perles et de rosaces, et dont les trompes servent de pieds. Ce dessin a été acquis par les frères Pannier lors de la seconde vente post-mortem de Lièvre (lot n° 100). Nous avons retrouvé ce meuble insolite (fig. 8) poinçonné de Marnyhac, une fonderie de bronzes artistiques, sous-traitant bronzier de l'Escalier de Cristal (4).

Si le mobilier japonisant dessiné par Lièvre pour l'Escalier de Cristal est très rare et d'une belle qualité de dessin et d'exécution, il convient cependant de distinguer ce mobilier d'édition du mobilier de sa production personnelle, dont la qualité de dessin et d'exécution est somptueuse. À titre d'exemple, Pannier note toujours dans son carnet six variantes d'un sublime meuble japonisant à deux corps (fig. 1) : une armoire avec un toit en forme de pagode sur une table d'applique à cinq pieds en forme de trompes d'éléphants (5). Ce meuble, conservé dans les collections du musée d'Orsay, a été créé par Lièvre vers 1878, pour Albert Vieillard, le grand faïencier bordelais, et édité postérieurement par l'Escalier de Cristal (6). Il est en palissandre massif et en placage, orné de bronzes finement ciselés, ajourés et aujourd'hui dorés, dont la porte est enrichie de plaques d'acier damasqui-



4. Pannier note qu'il a été commandé par Roosevelt (?) et Galoppe (?).
5. Pannier note également que l'ébénisterie de ces pièces d'édition a été exécutée par Kroeller et les bronzes par Pestat, tous deux collaborateurs de l'Escalier de Cristal.
6. Une variante avec un panneau peint par George Clairin se trouve au musée de l'Ermitage et a été vendue pour 6 500 francs au grand-duc Vladimir. Une autre avec un panneau peint par Maurice Leloir a été vendue pour 5 000 francs à Galoppe (?). Une autre avec un panneau peint par Étienne Prosper Berner-Bellecourt a été vendue pour 6 500 francs à Magnier (?). Trois autres variantes avec des panneaux japonais ont été vendues pour 5 000, 3 500 et 2 800 francs, respectivement à Siebert (?), David (?) et Gizyski (?). L'une de ces variantes au panneau japonais, portant une signature douteuse, et qui avait subi une mauvaise et irréversible restauration, s'est vendue chez Sotheby's New York, le 30 octobre 2003 (lot n° 200). Une autre, avec le panneau japonais manquant, a été vendue récemment sur le marché parisien.



nées d'argent et embellie d'un panneau en bois peint à l'huile par Detaille. Autre exemple de la production personnelle de Lièvre, un meuble japonisant à deux corps, d'une exquise préciosité, offre une architecture semblable à celui créé pour Vieillard (fig. 10). Il est en palissandre massif et en placage, orné de bronzes finement ciselés, ajourés et patinés imitant d'antiques bronzes chinois, et dont les deux portes sont luxueusement incrustées de multiples fleurs en ivoire, marquées en laiton, et enrichies de plaques d'acier damasquinées d'argent. L'extraordinaire qualité de ce meuble, parfaitement parisien, est digne de Jean-Henri Riesener ou de Martin Carlin. Citons aussi une étonnante bibliothèque japonisante provenant de sa propre maison (collection particulière). En palissandre massif, ornée de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", elle a été vendue lors de sa première vente post-mortem (lot n° 58) à un certain Moncks (?).

Qui étaient les ébénistes de ce mobilier de sa production personnelle ? Était-ce réellement le père de Lièvre qui sculptait, gravait et ciselait les bronzes comme l'écrit Liane de Pougy ? La qualité de l'ébénisterie et des bronzes de ces œuvres est parmi les plus exceptionnelles de l'histoire des arts décoratifs et est la marque du travail de Lièvre. Les dos des bronzes sont souvent poinçonnés de minuscules initiales "EL" et "JL" entrelacées. Ce dernier poinçon correspond à son frère et collaborateur Justin.

La collaboration avec la maison Christofle et la fonderie Barbedienne

Dans une lettre datant du 9 août 1874, adressée à la maison Brunet, sous-traitant bronzier de la maison Christofle, Lièvre fait référence à un grand vase persan (fig. 11) qu'il a dessiné pour cette dernière. Cette lettre ainsi que les aquarelles préparatoires pour les émaux cloisonnés du vase se trouvant dans les archives du musée Bouilhet-Christofle (fig. 16), montrent qu'il a aussi dessiné pour l'orfèvre et bronzier parisien, un fait qui est aussi tombé dans l'oubli. Christofle redécouvrit le procédé des émaux cloisonnés en 1867. Cette technique fut le support privilégié d'une série d'objets orientalisants. Il se spécialisa surtout dans les émaux opaques cloisonnés sur cuivre. Une gravure reproduite dans la *Gazette des Beaux-Arts* (7) présente le stand de Christofle à l'Exposition universelle de Paris de 1878, avec un ravissant cabinet d'angle japonisant dessiné par Émile Reiber, le directeur de

création de Christofle, et deux œuvres de Lièvre : le grand vase persan, d'une beauté inouïe, en bronze finement ciselé, ajouré, doré et serti d'émaux opaques cloisonnés sur cuivre (fig. 14), et une table support, encore non retrouvée. Le grand vase persan a été exposé par Christofle à trois reprises au moins : aux Expositions universelles de Paris de 1878, 1889 et 1900.

Le poinçon "EL" est parfois suivi d'un "B", poinçon de la fonderie renommée de bronzes artistiques de Ferdinand Barbedienne, pour laquelle Lièvre a dessiné, comme le montre le style d'un extravagant aquarium japonisant (fig. 12), en bronze finement ciselé, ajouré et doré "vieux ton or", signé F. Barbedienne. La bordure supérieure traitée en dentelle, l'armature imitant le bambou, les triangles s'enchevêtrant, les symboles du bonheur, les tortues fantastiques, sont caractéristiques du travail de Lièvre. L'ensemble repose sur une table support dont le pilier central imite d'épaisses tiges de bambous et feuillages, orné de deux dragons. Le piétement est composé de trois têtes d'éléphants richement caparaçonnées de perles et de rosaces, à longues trompes qui servent de pieds. On retrouve cette iconographie dans la vente de modèles en bronze provenant de la succession Lièvre de 1890 (8).

Barbedienne expose une opulente amphore sur sellette (fig. 13) dessinée par Lièvre à l'Exposition universelle de 1878. Outre des emprunts à l'architecture de la Renaissance italienne, elle révèle des influences islamiques, égyptiennes et japonaises, influences que Lièvre partage avec un autre grand dessinateur de son époque, Constant Sévin. L'amphore, d'une beauté d'exécution éblouissante, rappelle le vase de l'Alhambra. Elle est en bronze et galvanoplastie (9) finement ciselés, ajourés, dorés "vieux ton or" et émaillés (fig. 17). La sellette, également en bronze et galvanoplastie, repose sur un socle de marbre noir. Cet objet magistralement dessiné dévoile tout le répertoire de motifs et d'éléments architecturaux favoris de l'artiste.

7. *Gazette des Beaux-Arts*, 1878-2, p. 227.

8. Un aquarium similaire se trouve dans les collections du musée Topkapı, à Istanbul.

9. La galvanoplastie est une technique innovatrice de l'époque qui consiste à déposer, par électrolyse, un métal sur le moule d'une empreinte dont on veut obtenir la reproduction en relief.

Page de gauche. 11. Grand vase persan, décoré de fauves et d'entrelacs sur fond rouge, monté sur un pied tripode orné de têtes d'éléphants, entretoise à fleur et lambrequins émaillés, signé de la maison Christofle, conçu par Édouard Lièvre vers 1874. H. 150 cm, D. 60 cm. Coll. part. Photo Thierry Malty.

Ci-contre. 12. Aquarium japonisant, signé de Ferdinand Barbedienne, conçu par Édouard Lièvre vers 1875. H. 149 cm, L. 75 cm, P. 60 cm. Coll. part. Photo Jacques Pepion.

À droite. 13. Amphore sur sellette, signée de Ferdinand Barbedienne, conçue par Édouard Lièvre vers 1878. H. 204 cm, L. 47 cm, P. 47 cm. Coll. part. Photo Jacques Pepion.





14. Détail des émaux cloisonnés du grand vase persan. Photo Thierry Malty.

Le maître de l'historicisme

Lièvre adopte la devise du grand collectionneur Charles Sauvageot : *Dispersa coegi* ou "j'ai rassemblé ce qui était dispersé"; on la trouve dans l'introduction de son ouvrage sur la collection Sauvageot. Cette devise reflète l'aspect "historiciste" de la personnalité de Lièvre. L'historicisme, ou plus précisément en allemand *Historismus*, est le terme donné à un ensemble de courants inspirés par des styles historiques qui ont germé au début du XIX^e siècle avec le style du Premier Empire et qui ont conduit à l'Art nouveau, qui s'est affirmé en réaction contre l'historicisme.

Lièvre est doué d'un vocabulaire technique et stylistique approfondi issu de l'histoire de l'art, qu'il expérimente avec aisance et de manière éclectique afin d'exprimer ses idées nouvelles. Les gravures illustrant ses nombreux ouvrages témoignent de ses connaissances encyclopédiques (10). Par exemple, la structure d'une impressionnante vitrine (coll. part.) apparemment inspirée par l'architecture de la Renaissance italienne, est néanmoins gothique par son système d'arcs-boutants latéraux. Elle est en noyer et acajou massif et en placage, ornée de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés vieux ton or, de marbre rouge Campan, d'un miroir et de verre. Autre exemple : une extraordinaire paire de bibliothèques également inspirée par l'architecture de la Renaissance italienne et dépourvue de bronzes : nous trouvons très finement sculptée en poirier une ornementation habituellement en bronze. Loin d'être prisonnier du passé, Lièvre s'en sert comme d'un tremplin pour la création. Ses œuvres, tant le mobilier que les objets japonisants ou inspirés par l'architecture de la Renaissance italienne, ne sont pas des contrefaçons banales mais sont, au contraire, d'une conception résolument moderne. Il a aussi dessiné des œuvres inspirées par le

XVIII^e siècle français, encore non retrouvées. Plus que des éléments stylistiques particuliers, c'est sa manière d'assembler des motifs très variés, de composer avec eux, qui constitue l'originalité de son œuvre. Malgré sa diversité de styles, sa sensibilité reste toujours la même, sa calligraphie ne change jamais : elle est constante et authentique. Il emprunte des motifs anciens et exotiques, interprète des motifs français classiques, telle la fleur de lys, de manière exotique, et crée des motifs qui, d'apparence classique, sont en réalité innovants.

La plupart des Occidentaux découvrent l'art japonais à l'Exposition universelle de Paris de 1867. Depuis la visite de l'ambassadeur du Siam à Versailles à la fin du XVII^e siècle, l'évolution du décor français est devenue inconcevable sans éléments de l'art chinois et, plus tard, de l'art japonais, qui nous a permis d'accéder à une vision

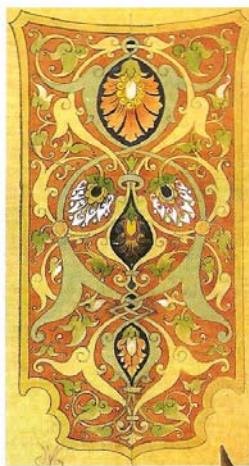
synthétique et minimaliste, c'est-à-dire une vision qui réduit le monde intérieur et extérieur de l'artiste à son essence : "moins est plus". Lièvre est non seulement précurseur du modernisme à travers ses œuvres japonisantes, mais aussi, par la richesse de ses sources d'inspiration tirées en particulier de l'architecture de la Renaissance italienne, le précurseur du post-modernisme, réaction qui va contre le concept "moins est plus" et renouveau du goût pour le classique.

L'Edward William Godwin français

Depuis quelques années, Lièvre est de nouveau reconnu comme le plus grand artiste décorateur français de son époque. Les prix importants que ses œuvres commencent à atteindre lors des ventes publiques le prouvent. Cette ascension est due à l'originalité, à la superbe qualité d'exécution et à la rareté de ses créations. Nous traversons actuellement une période de transition. Le XIX^e siècle va succéder au XVIII^e sur le marché de l'art en raison de sa splendeur, qualité qui fait souvent défaut au XX^e, et parce que des œuvres majeures sont encore disponibles. Édouard Lièvre est le créateur le plus moderne de son époque, l'Edward William Godwin français de luxe. Lièvre était littéralement passionné par l'art décoratif dans toutes ses formes et expressions. Guidé par le désir de transmettre son savoir, il a effacé sa propre histoire afin de permettre à son art seul de perdurer. Traduit de l'anglais par Édouard Ambroselli et Michel Mora.

10. *Les Arts décoratifs à toutes les époques*, Musée impérial du Louvre : collection Sauvageot (dédié au comte de Nieuwerkerke, directeur des Musées impériaux), *Les Maîtres anciens et contemporains*, *Les Collections célèbres d'œuvres d'art dessinées et gravées d'après les originaux*, *Lithographies d'enfants*, Musée graphique pour l'étude de l'art dans toutes ses applications, Musées et collections, *Cours d'ornement et Le Musée universel*.

Le répertoire éclectique de Lièvre



À gauche.
15. Bibliothèque
(d'une paire) inspirée
par l'architecture
de la Renaissance
italienne, vers 1875.
Poirier massif
finement sculpté,
H. 267 cm, L. 155 cm,
P. 68 cm. Coll. part.
Photo Jacques Pepion.

Ci-contre.
16. Aquarelle
préparatoire pour
le grand vase persan,
vers 1874. Aquarelle
sur papier. Paris, musée
Bouilhet-Christofle.

Inspiré par l'architecture de la Renaissance italienne, le répertoire de Lièvre est composé de feuilles de vigne, dentelles, mascarons, toupies, mufles de lion, coquilles, rinceaux et entrelacs de feuillage, guirlandes ou embases avec bouquets de végétaux, bracclets, vases, têtes de chérubins, médaillons de personnages mythologiques et écussons. Dans le même style, ses éléments architecturaux favoris sont : balustrades, corniches à denticules, pilastres détachés avec chapiteaux d'ordre corinthien, colonnes dégagées et souvent accouplées, ceintures (frises) creusées de petits canaux dessinés avec arabesques, vantaux et pieds de boucs. Le bois qu'il emploie pour ce style est habituellement une combinaison de noyer et d'acajou, plus rarement, mais pour des pièces particulièrement précieuses, le palissandre, et très rarement, pour des pièces sans bronzes, le poirier noirci et le chêne. Ces meubles sont fréquemment ornés de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", patinés ou argentés. Il existe quelques pièces rarissimes ornées de faïences ou de plaques émaillées.

Le répertoire japonais de Lièvre est composé de dentelles, mascarons, toupies, dragons et masques de chimères sur un fond d'arabesques, brûle-parfums, oiseaux, têtes d'éléphants caparaçonnées et richement ornées de perles et de rosaces, tortues fantastiques, symboles du bonheur et de longévité, cachets impériaux, et fleurs de lys et de lotus. Dans le même style, ses éléments architecturaux favoris sont : galbes, tabliers en lambrequins, ceintures (frises) et encadrements ajourés imitant le bambou, pieds de boucs, pieds en forme de trompes d'éléphants, toits en forme de pagodes, armoires sur tables d'appliques, pieds sur socles et tables à cinq ou six pieds. Le bois qu'il emploie pour ce style est soit le palissandre, soit le sycamore. Ces meubles sont fréquemment ornés de bronzes finement ciselés, ajourés et dorés "vieux ton or", ou ils imitent des bronzes de l'antiquité chinoise. R. P.

17. Détail de l'amphore sur sellette. Photo Jacques Pepion.

